

Pourquoi parler de cela ?

C-0084215V

La place de la guerre dans les rencontres franco-allemandes

Nicolas Moll*

» Dans quelle mesure la guerre a-t-elle été thématisée au sein des échanges franco-allemands ? Et pourquoi s'intéresser aujourd'hui à cette question ? Un témoignage personnel sur les premiers résultats et les cheminements d'une recherche sur un thème sensible.



Erfahrungen mit dem Krieg

Der deutsch-französische Historiker Nicolas Moll sammelt Erfahrungsberichte von Teilnehmern früherer und heutiger deutsch-französischer Begegnungen nach 1945 und stellt die Frage, ob das Thema „Krieg“ besprochen oder eher umgangen wurde.

Red.

« Avez-vous parlé de la guerre pendant vos rencontres franco-allemandes ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi pas, à votre avis ? » J'ai diffusé cet appel à témoignages à ceux qui ont participé à des rencontres franco-allemandes depuis la guerre jusqu'à aujourd'hui à travers différents réseaux, ceux que je connais bien par mon travail avec l'OFAJ (associations de jeunesse, enseignants impliqués dans les échanges, collègues de l'OFAJ), et d'autres que je connaissais moins, notamment les comités de jumelages rassemblés au sein des associations franco-allemandes (la FAFA en France, la VDFG en Allemagne). Quand j'en ai parlé autour de moi au moment de lancer l'enquête, certains ont trouvé l'idée très bonne, d'autres se sont montrés sceptiques. « Les gens ne sont pas prêts ou n'ont pas envie de parler de ça », me dit un collègue. Raison de plus pour lancer mon enquête.

Huit mois plus tard, premier bilan. Quarante-cinq personnes ont réagi, dont soixante par des témoignages allant de quelques lignes à dix pages. Les réactions sont toutes positives. Je recontacte plusieurs personnes pour des précisions, et avec certaines s'engage un véritable dialogue. Je suis souvent touché de lire des témoignages très personnels, écrits avec beaucoup de franchise. Par ailleurs, les témoignages, parfois complétés par des documents d'époque, couvrent toutes les périodes des années 50 jusqu'à aujourd'hui, ce qui est important pour ma recherche.

Première surprise : ceux qui répondent sont moins les gens que je connais que ceux que je ne

* Nicolas Moll est docteur en histoire contemporaine, il vit à Sarajevo et Paris.

connais pas, surtout impliqués dans des jumelages de villes ou des associations franco-allemandes. Par ailleurs, plus de deux tiers des témoignages proviennent de personnes nées avant 1950, qui ont donc connu directement la guerre ou ont grandi juste après. Seuls quatre témoignages proviennent jusqu'à présent de personnes nées après 1970, alors que je sollicite aussi et explicitement des expériences pour la période actuelle. Le corpus de témoignages n'est certes pas représentatif au sens scientifique, mais il est néanmoins assez large pour servir de matériau de travail et donner des premières indications significatives.

En général, beaucoup de mes correspondants disent que la guerre n'a jamais ou très rarement été thématifiée ouvertement lors des échanges auxquels ils ont participé, que ce soit dans les décennies qui ont suivi la guerre ou aujourd'hui. « *Le discours, c'était toujours : 'oublions le passé, bâtissons l'avenir ensemble' et il n'y avait pas de place pour s'ap- pesantir sur des événements désagréables.* » Mais il y a des distinctions à faire : notamment pour les années 50 et 60, beaucoup évoquent des expériences qu'ils ont faites en dehors du programme officiel, des rencontres privées, inattendues, comme une jeune Allemande à qui le père de sa correspondante parle subitement de son temps de prisonnier de guerre en Allemagne.

Quelquefois il est question de moments où la guerre fait partie du programme, par exemple le dépôt d'une gerbe par un groupe allemand devant un monument aux morts à Lyon, en 1954. La guerre est plus explicitement présente dans des voyages organisés par le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge*, où de jeunes Allemands, dès les années 50, vont travailler dans des cimetières de soldats allemands en France, sans toutefois partager cette expérience avec de jeunes Français. Une des rares exceptions où la guerre fut explicitement discutée par Français et Allemands ensemble paraît avoir eu lieu dans des échanges à forte connotation chrétienne, comme ceux organisés par *Pax Christi*, notamment dans les années 50.

Plus on avance dans le temps, plus on constate une évolution. Un témoignage parle d'un échange scolaire, dès la fin des années 70, avec un collège de Haute-Loire, pendant lequel les élèves travaillaient sur le sort des juifs qui ont été sauvés dans

cette région et rencontrent des anciens résistants. Mais c'est plus tard que la guerre devient plus souvent thème officiel de l'échange. Des représentants de sociétés franco-allemandes mentionnent ainsi des soirées thématiques ou des visites de sites liées à la guerre qui apparaissent ponctuellement à partir des années 1990. Et cinq personnes parlent d'échanges franco-allemands qui incluent des visites d'anciens camps de concentration, un point que personne n'évoque dans ses témoignages avant les années 90. Mais ces visites ne concernent pas la majorité des rencontres. Et pour les échanges depuis vingt ans, différents organisateurs constatent, à propos de la guerre, le manque d'intérêt et de connaissances des participants qui sont nés longtemps après 1945.

En simplifiant, on pourrait résumer ainsi : au cours des deux à trois premières décennies après le conflit, la guerre est très présente dans les têtes, mais absente dans les programmes, et depuis vingt ans, la guerre est nettement moins présente dans les têtes, mais elle fait un peu plus partie des programmes officiels.

Les confrontations avec la guerre – inattendues ou programmées – sont souvent décrites comme des moments très forts, même s'ils sont brefs. Rares semblent les expériences négatives, celle par exemple où une commerçante traite des participants allemands de « *sales boches* ». Beaucoup plus souvent, surtout lors des années 50 et 60, des Allemands essentiellement décrivent des « *chocs positifs* » qui les ont remplis de gratitude : « *J'ai été profondément touché quand j'ai appris que cette famille, qui avait perdu deux fils en déportation, voulait absolument accueillir de jeunes Allemands chez elle.* » Beaucoup racontent que ces confrontations ont été des moments-clés dans leur socialisation franco-allemande. Ainsi une responsable associative française dit que sa visite du Mémorial de Dachau, en 1995, a d'abord soulevé en elle des sentiments de rage envers les Allemands, mais qu'elle a finalement renforcé sa conviction de la nécessité de développer les échanges pour que justement de tels drames ne puissent plus se reproduire.

La question des attitudes différentes entre Français et Allemands est également souvent évoquée. Beaucoup constatent que les organisateurs

ou participants français ne voulaient pas embarrasser ou culpabiliser leurs homologues allemands et ont donc évité de leur parler de la guerre. En même temps, il est plusieurs fois question, lors de déplacements en Allemagne, d'appréhensions ou tout du moins d'interrogations, mais elles ne sont que rarement exprimées, par exemple sur le rôle des parents d'un correspondant allemand pendant la guerre. Chez les Allemands apparaît souvent la

crainte d'être identifié comme Allemand et d'être assimilé avec l'Allemagne nazie, et un très fort « désir de réparations » (*Wiedergutmachung*). Plus tard, certains Français parlent de leur étonnement quant à « la capacité d'auto-flagellation » de participants allemands par rapport à l'histoire nazie. « Là où le dialogue est devenu plus épineux, ça a été quand les Allemands ont commencé à poser des questions désagréables aux Français sur la colonisation et

Un historien franco-allemand

Né en 1965, d'une mère française et d'un père allemand, Nicolas Moll a grandi dans un contexte général de réconciliation et de coopération franco-allemande, qui, dit-il, « me semblait évident, même naturel, d'autant plus que je n'ai vécu aucune expérience négative par rapport à mon identité franco-allemande » « Je savais, certes, que le rapprochement entre les deux pays après 1945 ne s'était pas fait tout seul et que des problèmes persistaient, mais le processus de la réconciliation n'était pas un vrai sujet d'interrogation pour moi. » Cela a changé, quand, à partir de 2001, participant au développement des échanges de l'OFAJ avec les pays de l'ex-Yougoslavie, il a découvert la Bosnie-Herzégovine et a été confronté à cette réalité « dont je n'avais heureusement pas dû faire l'expérience moi-même » : la guerre. Les traces de la guerre de 1992-1995 étaient encore partout présentes – des maisons détruites, les mémoires à vif, la persistance des tensions et des images négatives, avec les défis s'y rapportant : comment faire face à ce lourd passé ? Comment favoriser la réconciliation au sein du pays et dans la région ? Quelles possibilités pour un travail de mémoire constructif ?

Par ricochet, cela a relancé ses questionnements sur le franco-allemand. Avec l'expérience très concrète des conséquences de la guerre dans les Balkans, il s'est intéressé beaucoup plus directement au processus de réconciliation franco-allemande depuis 1945 et aux conditions de sa réalisation. Nicolas Moll précise que « *significativement, ce n'est qu'après un échange avec les Balkans que j'ai interrogé pour la première fois mes parents, en leur demandant pourquoi ils s'étaient*

intéressés à l'autre pays juste après la guerre, et comment ils avaient vécu l'immédiat après-guerre en tant que couple franco-allemand. » Et c'est par le détour des Balkans qu'il a, dit-il, « réellement pris conscience de l'extraordinaire cheminement des relations franco-allemandes depuis 1945. En même temps, je voulais, en tant qu'historien et citoyen franco-allemand, en savoir beaucoup plus. » Il s'est demandé notamment comment le poids si lourd du passé et les mémoires de guerre avaient été gérés au sein de la coopération franco-allemande depuis 1945. La réconciliation et la coopération se sont-elles faites – et se font-elles – en incluant et en favorisant un travail de mémoire, ou bien sans une telle confrontation avec le passé, voire à ses dépens ?

Dans ses recherches sur les relations politiques, qu'il mène parallèlement à son enquête sur les rencontres « de base », il a pu constater que dans l'espace public du rapprochement les questions de mémoire conflictuelle avaient été longtemps évitées, surtout celles de la période 1939-1945. Ce n'est ainsi qu'en 2004 qu'un président français et un chancelier allemand se sont réunis pour la première fois sur un site lié à la Seconde Guerre mondiale, lors des commémorations du Débarquement en Normandie. Et jusqu'à aujourd'hui, jamais un président et un chancelier ne se sont rendus ensemble sur le site d'un ancien camp de concentration ou bien à Otadour-sur-Clane.

Les personnes qui veulent participer à l'enquête « Avez-vous parlé de la guerre ? » et envoyer un témoignage sur leurs expériences, sont invitées à écrire à : moll.nicolas@gmail.com.

Berührungängste

Der Historiker Nicolas Moll skizziert erste Zwischenergebnisse seiner Umfrageaktion, auf der Basis der bisher gesammelten Erfahrungsberichte. Die Reaktionen auf seine Umfrage fielen bisher sehr positiv aus. Vor allem antworteten Menschen, die vor 1950 geboren sind und später im deutsch-französischen Austausch aktiv wurden. Viele schreiben, dass das Thema „Krieg“ nie oder selten angesprochen wurde, verbunden mit der Haltung, dass man in die Zukunft blicken solle und nicht in die Vergangenheit. Bis zu den 1970er-Jahren wurde der Krieg im offiziellen Programm selten offen thematisiert, aber er war in den Köpfen noch sehr präsent, und vor allem in informellen Momenten tauchte das Thema immer wieder auf. Heute ist es starker vertreten, wobei sich durch die zeitliche Distanz viele Jugendliche heute nicht oder wenig betroffen fühlen. Auch heute gibt es Berührungängste mit dem Thema. Der Umgang mit dem Thema

Krieg bleibt eine schwierige Herausforderung für die Organisatoren von Begegnungen.

Die Arbeit von Nicolas Moll ist Teil seiner Erforschungen zur deutsch-französischen Versöhnungsgeschichte und gleichzeitig ein Diskussionsbeitrag zur Frage, ob Versöhnung und Erinnerungsarbeit kompatibel sind, und wenn ja, unter welchen Bedingungen sie es sind. Seine Recherche über die Frage von Kriegserinnerungen in deutsch-französischen Begegnungen von 1945 bis heute ist weiter im Gange. Sie wird insbesondere auch den Gründen nachgehen, warum in vielen deutsch-französischen Begegnungen über den Krieg geschwiegen und in manchen aber auch gesprochen wurde und wird.

Frühere oder jetzige Teilnehmer und Organisatoren deutsch-französischer Begegnungen sind weiter eingeladen, dem Autor eigene Erfahrungsberichte zu diesem Thema zu schicken (moll.nicolas@gmail.com).

sur la guerre d'Algérie, alors que les Français ne leur posaient pas de questions sur la Seconde Guerre mondiale. »

Autre constat : la problématique reste d'actualité et le sujet sensible. Une responsable d'un jumelage en France raconte qu'il y a quelques années, son homologue allemand avait souhaité participer à la commémoration du 8 mai dans son village, mais l'association des anciens combattants a refusé et le maire les a soutenus. Un responsable associatif émet des doutes à propos d'actuels séminaires franco-allemands sur la mémoire qui restent trop souvent dans l'abstrait et évitent de parler d'émotions et de subjectivité, par exemple à travers un travail autobiographique. Une autre responsable parle de son malaise et ses difficultés de réagir quand une participante française juive lui confie ses problèmes par rapport à la présence d'Allemands. Une enseignante française qui inclut des visites de sites liés aux Troisième Reich dans son échange scolaire, écrit qu'elle est « *toujours un peu inquiète de ce que pouvaient ressentir les élèves allemands : je n'aurais pas voulu qu'ils se sentent*

'coupables' et j'ai cherché à valoriser les actes de résistance des Allemands ».

Interpellés par l'enquête, certains s'interrogent et s'étonnent rétrospectivement de ne pas avoir eux-mêmes abordé le thème : « *Cela n'a jamais été un sujet lors de nos conférences mensuelles. Notre association existe depuis 35 ans, nous aurions donc eu beaucoup de temps.* » Une autre réaction intéressante est apparue lors d'un entretien où mon interlocutrice, un peu agacée, a rétorqué que, « *bien évidemment, nous avons parlé de la guerre* », comme s'il elle sentait un reproche implicite dans ma question. Il est vrai qu'aujourd'hui, où l'on parle à tout bout de champ, en France et en Allemagne, de « *travail de mémoire* », voire de « *devoir de mémoire* », on a facilement l'impression qu'il est forcément honteux de ne pas parler du passé. Or, s'il est fondamental et légitime de s'interroger sur des comportements passés et présents et de porter un regard critique sur eux, il faut en même temps se garder de jugements moralisateurs et simplistes. Non, il ne faut pas toujours parler de la guerre, tout dépend de la situation, et tout

dépend bien sûr aussi de l'objectif et de la manière d'en parler, car on peut aussi le faire d'une manière qui ne fera que renforcer les appréhensions et creuser les fossés existants.

Mes propres expériences avec les Balkans me montrent à quel point la tâche est délicate : au début, en organisant des échanges franco-allemands avec les Balkans, j'ai plutôt évité de parler des récentes guerres, parce que je ne connaissais pas grand-chose au sujet, parce que j'avais peur de blesser, parce que je ne savais pas comment aborder le thème. En tout cas, la méthode « *Parlez-nous de la guerre, comment l'avez-vous vécue ?* » ne me semblait guère adéquate. Mais je savais aussi que la thématique était de toute façon dans l'air et dans les têtes, et qu'il valait donc mieux trouver des approches appropriées pour l'aborder. Entre-temps, je suis plus à l'aise avec cette thématique, je l'aborde aussi au sein d'échanges, mais cela reste toujours un sujet sensible qui nécessite une approche différenciée. Il n'y a guère de réponse facile à la question de savoir s'il faut parler de la guerre ou pas. Mais je pense qu'il est indispensable de tout au moins se poser la question.

Recherches non terminées

Il sera nécessaire d'analyser plus profondément les témoignages et de les compléter par d'autres sources. Il s'agira de différencier les situations, d'analyser les différents types de présence et d'expressions des mémoires de guerre, d'étudier quels aspects mémoriels sont abordés et lesquels ne le sont pas, et de situer les comportements et leur évolution dans le contexte sociopolitique général. Les premiers résultats encore provisoires devront être vérifiés. Certaines périodes restent à creuser plus spécialement, notamment les années 50 et 70/80, et des lacunes à combler, comme les échanges avec des villes de RDA que n'évoque qu'un seul témoignage, ou la place de la guerre 1914-1918 dans les rencontres. Il sera essentiel d'analyser les raisons qui ont conduit beaucoup d'échanges à éviter le sujet et certains à l'aborder. Pour en savoir plus sur la réalité des relations franco-allemandes, et aussi pour contribuer à la discussion de cette question universelle, décisive : travail de mémoire et réconciliation sont-ils compatibles ? Et si oui, à quelles conditions ?

Évasion littéraire

Fabien Théofilakis, Anne-Marie Pathé, Yann Pottin, *Archives d'une captivité. 1939-1945, l'évasion littéraire du capitaine Mongrédien*. Textuel, Paris 2010, 160 pages.

Georges Mongrédien (1901-1980), spécialiste de la vie littéraire française au 17^e siècle, a été prisonnier de guerre dans des camps pour officiers en Allemagne pendant 1769 jours. Réfugié dans la lecture, il décide d'écrire et de créer une vie intellectuelle et artistique, met en place une université, une bibliothèque de plus de 7 000 ouvrages, crée même un



« Goncourt d'Hoyerswerda », organise des expositions, édite un journal et rédige de nombreux carnets – formant ainsi un fonds d'archives qui permet aujourd'hui d'effectuer un travail de mémoire sur cette « *évasion littéraire du capitaine Mongrédien* ». Les trois auteurs ont réuni ces précieux calepins, cahiers et carnets en un superbe volume richement illustré qui permet « *une formidable plongée dans le quotidien de quatre camps à partir de l'expérience d'un prisonnier de guerre* ». Partisan d'une collaboration franche et sincère avec l'Allemagne, il espère que l'action diplomatique trouvera la formule entre « *guerre impossible* » et « *paix impossible* », puis prône la réconciliation avec l'Allemagne.

Gérard Foussier

De nombreux autres exemples peuvent être consultés sur le site de l'Association Mémoire et Avenir:

www.memoireetavenir.fr/phototheque.cfm